

Quatrième Journée de la Traduction à la Foire du livre de Bruxelles – 14/02/2019

Traduire les variations : Quand la traduction broyait le noir

Avec Michel Dufranne, Jean-Paul Gratiyas, Jacques Mailhos

Animé par Marcel Leroy

Organisé par la Foire du Livre de Bruxelles

Dans une édition française de *Night squad* (1962), de David Goodis (*Les pieds dans les nuages*), on peut lire p.144 : « Espèce d'empaillé, andouille ficelée, roi de la gaffe et de la boulette réunies, s'il y avait un concours de cafouilleurs, à toi le pompon, et pas d'excuse, hein ! Ne va pas me dire que t'avais d'autres chats à fouetter ». **Marcel Leroy** lance le débat en mettant en doute que les policiers d'aujourd'hui utilisent ce langage... Alors, la traduction doit-elle s'adapter aux changements ? La question comprend plusieurs niveaux et mérite donc quelques mises au point.

Selon **Michel Dufranne**, avant de parler de retraduction, encore faudrait-il avoir affaire à des textes intégraux. En effet, dans les années 1950 à 1980, il était encore courant de publier des ouvrages tronqués en traduction afin d'en intensifier le rythme et l'action. Il n'était pas rare que des romans policiers, mais aussi de science-fiction, d'héroïc fantasy, et même des romans à l'eau de rose, passent de 800 à 300 pages alors que le ratio normal est de 1,5 ou 1,3... Pire encore, cette « adaptation » pouvait même toucher le contenu, au point de changer la couleur de peau et l'orientation sexuelle d'un personnage ! Il est également connu que des traducteurs, par boutade, s'amusaient occasionnellement à changer l'ordre de l'intrigue ou à inverser des rôles. Nous n'avons tout simplement plus affaire au même livre ! Les pseudonymes utilisés par certains traducteurs facilitaient ce genre de transgression purement ludique mais courante dans le milieu. Ces pratiques ne sont bien sûr plus possibles de nos jours.

Jean-Paul Gratiyas reconnaît avoir dû retraduire un roman de Jim Thomson (1906-1977) dont la première traduction avait subi des coupes énormes. Non pas que les traducteurs fussent des amateurs, mais ils n'en avaient tout simplement pas le choix, il y avait une charte à respecter, des consignes à suivre, concrètement, celles de de Marcel Duhamel (fondateur de la Série Noire de Gallimard).

Malgré tout, malgré ce véritable saccage, force est de constater, selon **Jacques Mailhos**, qu'un passage a quand même été fait, preuve en est le dictionnaire *Argot de la série noire* (Editions Joseph K.), dont le 1^{er} volume s'intitule *L'argot des traducteurs*, véritable hommage au travail d'«une équipe incomparable de traducteurs qui élaborera, depuis 1945, le ton, le style et les mots, en France, d'un nouveau genre littéraire.»¹ Evidemment, il y a lieu de se demander si ce code est toujours valable aujourd'hui, si *gun* équivaut encore et invariablement à *flingue*, et s'il faut toujours donner du *pépée* pour traduire *bird* ou *chick*. Et c'est là qu'on peut commencer à parler de retraduction.

À propos du lexique du polar, il est d'ailleurs intéressant de remarquer, comme le rappelle M. Dufranne, que les éditeurs français de roman noir ont longtemps prétendu offrir aux lecteurs l'argot des truands alors qu'en réalité il n'en est rien, c'est plutôt la langue pleine d'inventivité d'auteurs comme Auguste Le Breton (*Du rififi chez les femmes*) et Albert Simonin (tous deux des repris de justice devenus écrivains grâce à Duhamel) qui a été adoptée par la pègre, inaugurant ainsi un phénomène de retro-alimentation

¹ <http://www.editions-josephk.com/Darg.html>

lexicale (y compris avec le milieu du cinéma et les dialogues de Jacques Audiard) à l'origine de cette « langue polar » douée de couleur et de saveur propres.

Ainsi, comme le dit J. Mailhos à juste titre, la situation particulière du roman noir et de sa traduction pendant des décennies semble le résultat d'une série d'« attendus », qui persistent encore aujourd'hui, soit dit en passant. D'abord sur le genre lui-même, longtemps considéré comme un sous-genre, et puis sur un lectorat français que l'on présuppose avide de romans de gare au kilomètre. Ce n'est que plus tard, après les années 1980, et grâce à François Guérif (fondateur de la collection Rivages/Noir), que l'on commence à reconnaître parmi ces auteurs de grands écrivains et que leurs textes sont pris au sérieux.

C'est toute la question de l'a priori négatif vis-à-vis de la littérature populaire en France qui est posée, selon M. Dufranne. On a longtemps considéré qu'il suffisait, pour remettre un roman au goût du jour (policier ou à l'eau de rose d'ailleurs), d'en moderniser les allusions à la technologie (par exemple, en remplaçant les téléphones anciens par des portables), au mépris du texte et de l'auteur. C'est comme si le fait d'accoler le label « littérature populaire » était un permis pour commettre toutes les violations.

Cet a priori est encore plus accentué aux États-Unis, si l'on en croit l'exemple de James Ellroy, cité par J. P. Gratiyas, qui est moins bien considéré par ses concitoyens américains que par ses lecteurs français, selon les propres dires de l'auteur. Selon Mailhos, certains auteurs américains doivent même d'abord faire carrière en langue française avant d'être reconnus chez eux (Benjamin Whitman.)

Sur la question de la retraduction proprement dite, J.P. Gratiyas ne considère pas James Ellroy comme un auteur difficile mais il présente néanmoins des particularismes (comme des allitérations) qu'il a été convenu de reproduire et qui ont fait dire aux chroniqueurs lors de la parution de la retraduction que le roman semblait « écrit en bas-berrichon ». J. Mailhos, qui a retraduit quatre romans de Jay Cronley, avoue ne pas « se mettre dans la peau de » l'auteur mais plutôt simplement de traduire un texte, estimant que le danger de se croire dans la peau de quelqu'un est de vouloir « faire genre ». C'est pour cette même raison qu'il a étalé ses quatre retraductions de romans de Ross Mac Donald sur quatre ans, afin de pouvoir « refaire du neuf. »

Il ressort de la suite des débats un consensus sur les qualités littéraires longtemps ignorées de ces auteurs qui ont parfois un œil poétique et toujours un œil sociologique dans leur description de la tragédie des laissés pour compte (selon Mailhos). Gratiyas souligne l'énorme talent et l'ambition d'un David Piece (*Red or Dead*). Marcel Leroy évoque un José Giovanni (*Le haut-fer*) et son écriture qu'il qualifie d'« américaine », qui mériterait d'être exporté. Enfin, Mailhos a fait redécouvrir les Jim Thomson (chez Rivages/Noir). Cette reconnaissance de la qualité se traduit parfois par la publication de certains romans étiquetés « noirs » dans les collections dites « blanches », et même par la disparition de cette distinction (comme c'est le cas chez Gallmeister.)

Ainsi, non seulement le genre noir mérite des retraductions mais elles s'imposent pour toutes les raisons énoncées autour de cette table ronde. Mailhos va même jusqu'à dire la « chance » qu'a représenté ce « saccage » des traductions du passé, en offrant l'occasion non seulement de réhabiliter certaines de ces œuvres dans la catégorie « littérature » tout court, mais aussi de les remettre au goût du jour en respectant le niveau de langue vulgaire de l'original que le lectorat français ne tolérait pas jusqu'à il y a peu.

Cristina López Devaux

Ce texte est soumis à la loi sur la reproduction. Autorisation à demander à traduqtiv@gmail.com